

## Du surnaturel au malentendu Pour une approche interactionnelle des systèmes de communication homme/animal

par **Véronique Servais**

Chargée de cours, Université de Liège, Département des Arts et Sciences de la Communication

E-mail : ([v.servais@ulg.ac.be](mailto:v.servais@ulg.ac.be))

**Résumé** : Entre 1990 et 1996 j'ai eu l'occasion de participer à une étude expérimentale dont le but était de tester l'existence réelle (ou illusoire) des « effets thérapeutiques » des dauphins sur des enfants atteints d'autisme. Au bout d'un processus d'objectivation minutieux qui mérite d'être présenté dans le détail, nous sommes arrivés à des conclusions qui montrent de manière éclatante les limites du paradigme empirico-rationaliste et cartésien pour l'étude de réalités comme les « interactions » entre enfants et dauphins.

Trois types de conséquences seront examinées :

- des conséquences épistémologiques : le « paradigme de l'effet » utilisé par les scientifiques pour tester l'effet thérapeutique des animaux est formellement analogue aux explications magiques de ceux qui, dans le monde du dauphin merveilleux, parlent volontiers de magie et de surnaturel ;
- des conséquences pragmatiques : l'objectivation, la standardisation et le contrôle des variables font « disparaître » cet « effet thérapeutique ». La sensibilité à l'émotion et à la beauté sont indispensables dans toute « thérapie ». Ceci montre clairement que ce n'est pas « le dauphin » qui agit sur l'enfant comme un réactif chimique.
- des conséquences éthiques : la nécessité de rigueur conduit les expérimentateurs à négliger des faits importants. De plus, parler « d'effet thérapeutique » de l'animal conduit aisément à l'usage (et donc au mésusage) de l'animal à des fins thérapeutiques. Nous en venons alors à « prescrire » une dose de dauphin ou de cheval (parfois à un enfant qui a peur des animaux !) en perdant de vue le respect de l'animal et du patient.

Après avoir exposé ceci, je présente dans la dernière partie de mon exposé un modèle non dualiste et non naturaliste pour l'étude de systèmes de communication homme/animal. Celui-ci permet d'envisager la communication en dehors des classiques références à la « transmission » ou au « transfert » de messages. Je teste ensuite la pertinence de ce modèle en l'appliquant à un autre cas particulier de communication entre l'animal et l'homme : la communication dite « enchantée » avec des dauphins. Dans certaines rencontres avec des dauphins en effet, les êtres humains rapportent avoir vécu des expériences d'ordre mystiques, qui sont habituellement discréditées comme « pures croyances ». Le paradigme que je présenterai nous permettra de décrire ces rencontres en dehors de cette dualité entre un « réel » (lequel ?) qui prendrait en compte les dimensions « normales » de la rencontre (qui serait son interprétation « raisonnable »), et un irréel qui est aujourd'hui renvoyé dans le champ de la croyance, de l'illusion, voire de la psychopathologie.

**Abstract** : From 1990 to 1996, I have been involved in an experimental study devised to test whether the therapeutic "effect" of dolphins on autistic children was real or not. The study took the form of a rigorous experimental design and it led to the conclusions that, obviously, the empirico-rationalist paradigm is inadequate for the study of such an object as "the therapeutic interactions" between dolphins and children.

Here I examine three categories of consequences :

1. Epistemological consequences : the "effect's paradigm" used by scientists when they want to test the therapeutic effect of animals is formally analogous to the magical explanations of lay people who talk about the supernatural healing power of dolphins or other animals. This is found to be a direct effect of objectivation.
2. Pragmatic consequences : the objectivation, the standardisation and the control of variables make the "therapeutic effect" disappear. Sensitivity to emotions and beauty are necessary for any therapy. This shows clearly that it is not "the dolphin" who has an effect on the child, as a chymical would have.
3. Ethic consequences : the demands of neutrality and rigour acts as a « conscious goal » and leads the experimenters to neglect important observations. Moreover, when scientists talk about the "therapeutic effect" of animals, they open the path towards the "use" (and thus the "misuse" of animals with therapeutic ends. This is how we end up with "animal" prescription to children who are afraid of animals ! This is how the respect which is due to the patient and the animal is neglected.

All those difficulties show how much our dualistic and naturalistic epistemology are inappropriate for the scientific description of human/animal interactions.

In the second part of my talk I present a non dualist and non naturalistic model for the study of human/animal communication systems. My aim is to consider communication systems outside of the classical notion of messages that are conveyed from one point to another. The relevance of the model is then tested through its application in another specific case of human-animal communication system : the enchanted

encounters with dolphins. Commenting their encounters with dolphins, some people talk about mystical experience. These are usually disqualified as “mere beliefs” by the scientific community. The communication paradigm that I offer will allow us to describe those encounters without any reference to the duality between a “reality” (which one?) that would take into account the “normal” aspects of the encounter on one side, and an “irreality” that is today ascribed to belief, illusion, or psychopathology.

Entre 1990 et 1996 j’ai eu l’occasion de participer à une étude expérimentale dont le but était de tester l’existence réelle (ou illusoire) des « effets thérapeutiques » des dauphins sur des enfants atteints d’autisme. Au bout d’un processus d’objectivation minutieux qui mérite d’être présenté dans le détail, nous sommes arrivés à des conclusions qui montrent de manière éclatante les limites du paradigme empirico-rationaliste et cartésien pour l’étude de réalités comme les « interactions » entre enfants et dauphins.

## 1. Le projet Auti-dauphin : description et résultats

Dans notre démarche chercheurs, il y a une volonté assumée de « faire de la science » et de « dire ce qu’il en est » des effets thérapeutiques des dauphins, dans un domaine où il est volontiers question de « magie » ou de « miracle ». Nous voulons apporter enfin une réponse sûre, fondée et définitive, à la question des « effets thérapeutiques » des dauphins. Nous voulons savoir si « ça marche » ou non.

En nous basant sur les travaux antérieurs de B. Smith<sup>1</sup> et de D. Nathanson<sup>2</sup>, nous formulons alors l’hypothèse suivante : les interactions avec des dauphins favorisent l’apprentissage chez des enfants atteints d’autisme par le truchement d’une augmentation 1) de la motivation des enfants et/ou 2) de leur attention.

Pour tester cette hypothèse, nous optons pour un schéma expérimental de type Pré-tests, Traitement, Post-test, avec deux groupes contrôle. Un groupe d’enfants apprendra une tâche au delphinarium en présence des dauphins, un autre dans une classe, dans les conditions habituelles et un troisième sur un ordinateur. Nous comparerons ensuite les résultats à l’apprentissage. Dans chacun des groupes, les enfants sont appariés autant que possible selon l’âge, le niveau de développement et leur performance dans la tâche qui fera l’objet de l’apprentissage.

Afin d’habituer les enfants au nouvel environnement que constituent le delphinarium ou l’usage d’un ordinateur, nous prévoyons des séances d’habituations. Celles-ci sont également destinées à mettre en place des comportements qui seront des pré requis pour passer à la phase d’apprentissage. Notre critère pour passer à la phase d’apprentissage proprement dite est le retour des stéréotypies à leur niveau de la ligne de base.

---

<sup>1</sup> Smith, B.A. (1983) “Projects inreach: A program to explore the ability of Atlantic Bottlenose dolphins to elicit communication responses from autistic children”, in A.H. Katcher and A.M. Beck (Eds.) *New perspectives on our lives with companion animals*, 460-466, Philadelphia: University of Pennsylvania Press. Smith, B.A. (1984). “Using dolphins to elicit communication from an autistic child”, in R.K. Anderson, B.L. Hart and L.A. Hart (Eds) *The pet connection: Its influence on our health and quality of life*, 154-161, Minneapolis, Minnesota: University of Minnesota Press. Smith, B.A. (1987) *Dolphins plus & autistic children*. Psychological Perspectives, 18(2), 386-393. Smith, B.A. (1988) *The autistic person experiences Atlantic bottlenose dolphins as therapy*. The national aquatics journal, winter: 5-6. Smith, B.A., Borguss, B., Borguss, L. and Borguss, R. (1987). *Aquatic contact with Atlantic Bottlenose dolphins*. Anthrozoös 1(2): 71-72.

<sup>2</sup> Nathanson, D. E. (1989a) *Dolphins and kids, something special*. Focus on the sea 10(3): 1&11. Nathanson, D.E. 1989b “Using bottlenose dolphins to increase cognition of mentally retarded children”, in P.F. Lovibond and P.H. Wilson (Eds), *Clinical and abnormal psychology*, 223-242., Amsterdam (NY): North Holland. Nathanson, D. E. and De Faria, S. 1992 *Cognitive improvement of children in water with and without dolphins*, Anthrozoös 6(1): 17-29.



Au cours des séances d'habituations, les enfants sont progressivement mis en contact avec l'eau, les animaux, le matériel qui servira à l'apprentissage, l'ordinateur et son mode de manipulation. Les enfants du groupe classe n'ont pas de séance d'habituations puisqu'ils réalisent leurs apprentissages dans les conditions habituelles.

	habituations sessions	pre-test	learning sessions	post-test
dolphin group 1 (D1)	20	4	10-13	4
classroom group 1 (C1)	0	4	15	4
computer group (CP1)	20-35	4	0-15	4

Tableau 1 : schéma expérimental.

La tâche que tous les enfants devront apprendre est un classement de formes colorées dans un tableau à double entrée.

En décembre commencent les séances d'apprentissage dans les groupes dauphin et classe. L'apprentissage dure dix à treize séances dans le groupe dauphins et quinze séances dans le groupe classe. Dans le groupe ordinateur, les enfants n'ont pas encore réussi à maîtriser le déplacement du curseur au clavier et continuent les séances d'habituations. Dans le groupe dauphins tout va bien. Les enfants progressent pas à pas. Dans le groupe classe au contraire, après des débuts prometteurs, ils stagnent, voire régressent dans leurs performances. L'éducatrice qui en a la charge se désespère. Plus elle fait des efforts, plus les enfants semblent se désintéresser de la tâche. Au bout de dix à treize séances dans le groupe dauphins et quinze séances dans le groupe classe, les enfants passent deux post-test (un avec le matériel expérimental, un autre avec du matériel papier, afin de pouvoir par la suite comparer les performances des enfants des différents groupes).

Afin d'évaluer l'attention des enfants ainsi que leur participation aux séances, toutes les séances sont filmées en vidéo. Je mesure l'attention en termes de durée moyenne d'une période d'attention et en termes de pourcentage d'attention face à la tâche et je quantifie les comportements et déplacements des enfants selon qu'ils sont ou non spontanés.

## Résultats

Les résultats des mesures de l'apprentissage sont donnés dans le tableau 2.

	<i>pre-test</i>				<i>n =</i>	<i>max.</i>	<i>post-test</i>			
	E.M.	E.M.	C.M.	C.M.			E.M.	E.M.	C.M.	C.M.
<b>dolf. group 1</b>										
Johan	0	/	0	0	10	15	14	14	12	11
Piet	1	1	0	0	13	15	14	14	6	13
Hans	2	1	0	0	10	15	14	14	13	14
<b>class. group 1</b>										
Sofie	3	1	0	0	15	15	2	3	0	0
Daniel	2	0	0	0	15	15	0	1	0	0
Paul	2	1	0	0	15	15	0	1	0	0
<b>comp. group</b>										
Mark	/	/	0	0	15	15	/	/	0	0

Tableau 2. E.M. = matériel expérimental (tableau et mousses) ; CM = matériel contrôle (papier) ; n = nombre de séances d'apprentissage ; max. = score maximum aux pré et post tests.

Ces résultats sont impressionnants : tous les enfants du groupe dauphins ont parfaitement appris la tâche, tandis qu'aucun des enfants du groupe classe ne la maîtrise. Les enfants du groupe dauphins sont même capables de généraliser l'apprentissage réalisé avec un certain matériel à un autre matériel, comme en témoignent leurs bons scores aux post-tests avec le matériel contrôle. Or ceci est réputé difficile pour les autistes. A l'inverse, les enfants du groupe classe semblent avoir refusé ces post-tests (aucune bonne réponse, ce qui est en deçà du score qu'ils auraient obtenu en répondant au hasard). Quant aux enfants du groupe ordinateur, un seul a pu réussir à maîtriser les pré requis pour passer à la phase d'apprentissage, mais son score au post-test montre qu'il n'a pas acquis la tâche.

Nous voici avec ces résultats que nous n'osons rendre publics, pour la raison qu'ils semblent confirmer l'hypothèse du « pouvoir thérapeutique » des dauphins. D'autant que l'expérience n'est pas parfaitement contrôlée : l'élément aquatique, en premier lieu, est une variable non contrôlée. L'influence des séances d'habituation n'est pas non plus prise en compte. Donc notre expérience, si elle montre que les enfants du groupe dauphins ont bénéficié d'un contexte d'apprentissage nettement plus favorable que ceux du groupe classe, ne nous permet pas de conclure quant au rôle des dauphins dans l'amélioration de l'apprentissage. Nous devons en conséquence refaire une expérimentation, si possible en contrôlant mieux la variable aquatique et l'impact des séances d'habituation.

A la rentrée 1993, la seconde partie du projet démarre. Nous constituons un nouveau groupe dauphins et un nouveau groupe classe. A présent que nous savons comment mettre en contact les enfants et les dauphins, 10 séances d'habituation suffisent pour mettre en place les pré requis à l'apprentissage. Les enfants reçoivent alors 10 séances d'apprentissage. Les séances d'apprentissage dans le groupe classe commencent un peu plus tard (tableau 3)

	habituation sessions	pre-test	learning sessions	post-test
dolphin group 1 (D1)	20	4	10-13	4
classroom group 1 (C1)	0	4	15	4
computer group (CP1)	20-35	4	0-15	4
dolphin group 2 (D2)	10	2	10	2
classroom group 2 (C2)	0	2	10	2

Tableau 3. Schéma expérimental pour l'ensemble du projet.

Les résultats de cette seconde expérience sont donnés dans le tableau 4.

	<i>pre-test</i>				<i>n =</i>	<i>max.</i>	<i>post-test</i>			
	E.M.	E.M.	C.M.	C.M.			E.M.	E.M.	C.M.	C.M.
<b>dolf. group 2</b>										
Sofie	2	2	1	0	10	10	9	8	/	/
Daniel	2	3	1	2	10	10	6	6	/	/
Nele	2	2	0	0	10	10	2	4	/	/
<b>class. group 2</b>										
Luc	2	4	4	/	10	10	5	10	/	/
Robert	3	1	1	/	10	10	6	3	/	/
Bart	3	2	4	/	10	10	1	3	/	/

Tableau 4 : résultats à l'apprentissage E.M. = matériel expérimental (tableau et mousses) ; CM = matériel contrôle (papier) ; n = nombre de séances d'apprentissage ; max. = score maximum aux pré et post tests.



Les résultats sont beaucoup moins spectaculaires que ceux de l'année précédente, puisque l'on a dans chaque groupe un enfant qui maîtrise la tâche (Sofie et Luc), un enfant qui se trouve au-delà du seuil statistique de réponses données au hasard (Daniel et Robert) et un enfant qui ne maîtrise pas du tout la tâche (Nele et Bart).

C'est avec ces résultats mitigés qu'il est décidé d'arrêter le projet.

## 2. Le projet *Auti-dauphin* comme « modèle réduit » de coupure épistémologique

Nous allons envisager ici le projet *Auti-dauphin* en tant qu'objet nous permettant de déceler un ensemble d'*a priori* inscrits (à notre insu) dans les instruments conceptuels qui nous ont permis de le construire. Nous verrons que ces *a priori* conduisent à des impasses et à des aberrations épistémologiques, ce qui est un argument fort en faveur du fait qu'ils sont inadéquats pour décrire un objet tel que « l'effet thérapeutique » de l'animal sur l'humain. Trois types de conséquences seront examinées.

Les résultats de notre recherche nous permettent-ils de tirer des conclusions quant à nos hypothèses de départ ? Que peut-on conclure sur la capacité des interactions avec des dauphins à favoriser l'apprentissage chez des enfants atteints d'autisme ?

A première vue nous ne pouvons rien conclure car notre expérience est trop mal contrôlée. Il y a trop de différences entre les groupes expérimentaux et contrôles. Rien ne nous permet donc d'affirmer que les différences observées dans les résultats entre les groupes expérimentaux et contrôle sont attribuables à la présence de l'animal et pas à un autre facteur – l'élément aquatique par exemple.

Cependant, si nous voulons bien changer de perspective et envisager le projet *Auti-dauphin* d'un point de vue ethnographique, c'est-à-dire comme une entité dotée de sa propre histoire particulière qui s'inscrit dans un lieu donné en un temps donné, nous pouvons utiliser les mesures réalisées en tant que données ethnographiques caractérisant non pas le phénomène purifié de « l'effet thérapeutique » des dauphins, mais un réel qui reste à étudier. Car les mesures réalisées ne sont pas invalides en elles-mêmes ; elles ont été recueillies avec une procédure correcte. Simplement, elles ne peuvent être utilisées pour répondre à l'hypothèse de départ. Dans une telle perspective ethnographique, notre projet peut être considéré comme une « expérimentation naturelle » sur les conséquences (épistémologiques, pragmatiques et éthiques) qu'entraînent une certaine forme d'objectivation et une certaine conception de la science quand on les applique à un objet comme « l'effet thérapeutique » de dauphins.

Dans ce cas, les mesures de l'attention et des comportements et déplacements dirigés vers les dauphins<sup>3</sup> nous permettent d'avancer les points suivants :

- l'excellent apprentissage de D1 ne s'explique pas par un « effet des dauphins » sur les enfants. Car si cet « effet des dauphins » existait, il se serait aussi manifesté dans D2, indépendamment des enfants et des circonstances ;
- les enfants du groupe D1 ont réalisé un « super-apprentissage » qui ne peut être dû au hasard ni expliqué uniquement par leur niveau de développement cognitif ;
- les enfants du groupe D1 ont compris et accepté notre définition de la situation ; ils savent ce qu'ils sont censés faire et y participent ;
- les enfants du groupe C1 ont réalisé une contre-performance qui ne peut être due au hasard.

<sup>3</sup> que je ne puis présenter en détails ici mais qui ont été publiés ailleurs. Voir Servais, V. (1999), *Some comments on context embodiment in zootherapy. The case of the Autidolfijn project*. *Anthrozoös*, 12 (1), 5-15.

Tout ceci nous amène à penser qu'il s'est « passé quelque chose » dans D1 qui n'a pu être reproduit dans D2. Il s'est probablement aussi « passé quelque chose » dans C1.

**En somme, si l'on veut comprendre « ce qui » a marché dans D1 qui n'a pas été reproduit dans D2, il faut comparer ces deux groupes et considérer que notre vrai groupe contrôle est le groupe D2. Car là tout était pareil en apparence, sauf que « l'effet des dauphins » ne s'est pas manifesté** ou, pour le dire d'une manière plus exacte, « quelque chose » qui était présent dans D1 ne l'était plus. C'est à caractériser ce « quelque chose » que nous devons à présent travailler.

En fait, on ne peut le comprendre sans réintroduire l'observateur (c'est-à-dire nous-mêmes) dans la description et sans changer l'échelle de nos observations. Jusqu'à présent nous avons adopté une position non réflexive, consistant pour un observateur à étudier une réalité qu'il considère comme existant en dehors de lui : l'effet des dauphins sur les enfants (réalisme). Or si nous objectivons *notre* propre rapport à l'objet d'étude, nous adoptons une position réflexive qui nous permet d'apporter un début d'explication à nos résultats.

### La neutralité et la coupure du lien social font disparaître « l'effet thérapeutique »

La principale différence entre D1 et D2 est en effet la relation observateur/observé. De D1 à D2, ce qui s'est passé c'est que nous avons voulu *reproduire* l'expérience. Donc dans D2 nous n'écoutons plus les enfants, nous ne considérons plus leurs comportements comme des réponses à notre propre comportement à leur égard ; leurs réponses n'ont plus le pouvoir d'infléchir notre manière de procéder puisque nous disposons d'un schéma tout prêt pour l'organisation des séances. En un mot, nous ne sommes plus avec les enfants dans un *lien social*, au sens que G. Bateson donnait à ce terme (la réponse d'un individu au comportement d'un autre individu à son égard).

En fait, nous sommes devenus *neutres*. En termes communicationnels, la neutralité peut se définir comme le fait de ne pas se considérer comme récepteur d'un signal, c'est-à-dire d'être insensible à l'aspect *stimulus* du message. Par exemple si un chien d'expérience jappe de douleur, être neutre c'est ne pas se sentir concerné par ce message, celui-ci étant traité comme un rapport sur un événement passé, mais pas comme un stimulus pour un comportement. En d'autres mots encore, être neutre c'est ne pas entendre dans ces jappements un appel à l'aide, mais uniquement un rapport sur un événement passé supposé inconnaissable.

Cela a pour conséquence une manière très différente de réguler le comportement des enfants, et ce fait peut être mis en relation avec la différence que nous avons notée entre un groupe D1 où les enfants ont un comportement cohérent avec nos objectifs et les enfants du groupe D2 qui sont récalcitrants et qui ne semblent pas avoir compris ce qu'ils sont censés faire là. Au moment où démarre D2, nous avons un modèle pour l'organisation des séances, modèle qui a été mis au point avec les enfants de D1, dans un lent processus de co-évolution où chacun, enfants comme expérimentateurs, ont adapté leurs comportements aux comportements de l'autre. Quand D2 démarre, il n'y a plus de norme à créer, elle est préexistante. D'où le fait que le comportement des enfants n'a plus le pouvoir de nous surprendre ; il est interprété uniquement en termes d'écart par rapport à la norme que nous voulons atteindre. Nous tentons de corriger les enfants afin qu'ils s'adaptent à un modèle prédéfini. Et ils se montrent récalcitrants. Ils sont difficiles à manier, leurs différences individuelles s'exacerbent.

Cette manière d'agir uniquement en fonction d'un objectif prédéfini, c'est ce que Bateson a appelé le *but conscient*, une forme d'orientation de l'action qui a pour conséquence un rétrécissement important du champ de ce qui est perçu et un aveuglement à la nature cybernétique (ou systémique) des objets sur lesquels on tente d'agir. Lorsqu'il agit ainsi,



l'homme n'est occupé que de savoir ce qui le rapproche ou l'éloigne de l'objectif qu'il s'est fixé. Tout le reste l'indiffère. Cette notion de but conscient nous permet de comprendre l'aveuglement particulier dans lequel nous étions, qui a fait que nous avons fini par percevoir l'intérêt criant de la petite Nele pour les dauphins comme un problème ! (voir plus loin).

On peut en conclure que la recherche sur les « effets thérapeutiques » de l'animal porte sur un objet qui est selon toute apparence spécialement sensible à l'appareillage mis en place pour l'observer. Les exigences de standardisation (qui favorisent le but conscient), la neutralité et le contrôle conduisent à « faire disparaître » « l'effet thérapeutique » de l'animal. Une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, que ce n'est pas l'animal qui a un effet thérapeutique en lui-même. Mais c'est aussi une indication de ce que les éducateurs peuvent construire avec les animaux et les enfants des contextes extrêmement favorables à l'apprentissage, comme le montre le groupe D1.

Ces conclusions rejoignent une incohérence notée notamment par Rowan<sup>4</sup> dans un éditorial consacré à la « zoothérapie ». Il note que, en dépit du fait que la plupart des praticiens rapportent des résultats positifs, les chercheurs éprouvent des difficultés à les reproduire expérimentalement, et même à les objectiver dans un contexte non expérimental. L'interprétation classique de ce type d'incohérence s'articule sur la distinction moderne entre les « vrais faits », ceux qui existent en dehors des croyances et de la subjectivité humaine (la nature) et d'autre part des « croyances » ou « illusions » humaines (le social) qui ne seraient pas de l'ordre des vrais faits. Une distinction qui est, selon Latour, aussi fausse qu'illusoire.<sup>5</sup>

En fait, nous sommes sur ce plan dans la même situation qu'au 18<sup>ème</sup> siècle, quand il s'est agi de vérifier si le « fluide » magnétique de Messmer existait réellement<sup>6</sup>. La séparation entre la « nature » et le « social » que nous avons opérée dans notre projet suit de manière quasi identique le fil que lui firent prendre les membres de la commission Jussieu chargés d'examiner les pratiques « magnétiques ». De la sorte, nous réactualisons le paradigme cartésien en créant une réalité « réelle », celle où les « effets thérapeutiques » des animaux n'existent pas, et une autre, celle où l'on prétend les avoir observés, qui ne serait que « illusion ». De la sorte, on crée aussi un fossé d'incompréhension entre praticiens et chercheurs, comme si les premiers étaient victimes d'illusions et que seuls les seconds appréhendaient le véritable réel, comme si la réalité des chercheurs (où les « effets thérapeutiques » ne se manifestent pas) était plus réelle que la réalité des praticiens (où ils sont observables). Mais pourquoi les animaux agiraient-ils comme un médicament ? Pourquoi faudrait-il ôter à la zoothérapie tout réseau de significations, d'émotions, toute sensibilité, pour qu'elle soit « réelle » ?

Dans le cas des « thérapies » assistées par l'animal, l'usage que le thérapeute fera du potentiel de changement apporté par la présence de l'animal est déterminant. Dans un schéma expérimental idéal où tout serait parfaitement contrôlé, il faudrait que le thérapeute se comporte exactement de la même manière en présence ou en l'absence de l'animal. Ce qui revient à faire en sorte que la présence de l'animal soit juste « une différence » et non « une différence qui fait une différence », en termes batesoniens. Donc à annuler le potentiel de changement apporté par la présence de l'animal. On comprend donc à la lumière de tout ceci que les expérimentateurs aient tant de difficultés à reproduire de manière contrôlée les résultats positifs que rapportent les praticiens.

<sup>4</sup> Rowan, A.N. (1996). *Editorial. Research and practice*. *Anthrozoos* 9(1):2-4.

<sup>5</sup> Latour, B. (1997) *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris, La découverte

<sup>6</sup> Chertok, Léon & Isabelle Stengers (1989) *Le cœur et la raison. L'hypnose en question de Lavoisier à Lacan*. Paris, Payot.

De cette analyse nous pouvons conclure que le lien social, c'est-à-dire le sens et les processus de communication sont essentiels pour que les animaux puissent avoir un effet thérapeutique. Pour comprendre ce dernier, il faut aller au-delà de la distinction moderne entre vrais faits et illusions.

## 2. But conscient et implications éthiques

Une deuxième catégorie de conséquences au processus d'objectivation particulier que nous avons mis en place est de l'ordre de l'éthique. Car les nécessités de standardisation et de neutralité favorisent un aveuglement spécifique aux signaux des sujets de l'étude. C'est ainsi que nous avons pu en arriver à considérer l'intérêt de la petite Nele pour les dauphins comme un **problème**, parce que cela l'empêchait de travailler au tableau, sans nous rendre compte de l'absurdité de la situation. Nous étions en effet en principe en train de chercher à savoir si des rencontres avec des dauphins pouvaient être bénéfiques pour des enfants atteints d'autisme, et nous en arrivions à percevoir la joie et l'intérêt de cet enfant pour les animaux comme un problème à résoudre ! Cet aveuglement est aussi une conséquence du but conscient dans la terminologie batesonienne. Toujours est-il que, pour Nele, l'occasion fut manquée. Nous ne pouvons pas savoir si ces séances auraient pu lui être beaucoup plus bénéfiques si nous avions construit notre intervention à partir de ce grand intérêt pour les animaux et non contre lui.

## 3. Le « paradigme de l'effet » et les conséquences de l'objectivation sur notre appareillage conceptuel

Pour envisager les conséquences de l'objectivation sur notre appareillage conceptuel, c'est-à-dire comment nos outils de pensée ont été modelés par notre volonté d'objectiver rigoureusement « l'effet thérapeutique » de l'animal, il nous faut faire un pas de plus dans la contextualisation et intégrer à présent notre groupe de recherche dans son environnement social et culturel.

En effet, on peut se demander pourquoi nous étions animés d'une telle volonté de rigueur, de scientificité, de mesure. Pourquoi cette objectivation quasi forcenée ? Car même si nos contrôles sont imparfaits, il y a un grand souci de contrôle dans notre démarche. Celui-ci ne s'explique que par rapport au contexte dans lequel nous avons évolué. Car si nous voulons être scientifiques, c'est pour nous démarquer nettement des « autres », ceux qui « disent n'importe quoi » au sujet des pouvoirs thérapeutiques des dauphins, ceux qui « croient n'importe quoi », etc. Cet « autre » dont nous désirons absolument nous démarquer est constitué autant d'associations « New Age » convaincues des pouvoirs surnaturels des dauphins que d'idées et de représentations du dauphin largement répandus par les médias. A nos yeux ils sont nos ennemis, ceux qui menacent notre crédibilité, qui répandent des idées scandaleusement fausses et font naître de faux espoirs chez les parents. Ils représentent la voix de l'obscurantisme... C'est en réactions contre tous ces dangers que nous avons progressivement construit notre « bastion objectiviste ». C'est pour nous protéger de l'intrusion de cette pensée que nous avons procédé avec tant de rigueur.

Et pourtant, au moment d'insérer la narration du projet Anti-dauphin dans ma thèse de doctorat, je réaliserai que si nos contrôles avaient été parfaits la première année, nous aurions du logiquement conclure que « les dauphins augmentent l'attention et favorisent l'apprentissage chez des enfants atteints d'autisme ». Mais comment aurions-nous alors pu **expliquer** une chose pareille ? Par quel moyen les dauphins auraient-ils pu « augmenter l'attention » des enfants ? En fait, notre hypothèse et notre manière de poser la question de



« l'effet » des dauphins était **formellement analogue** à celle de nos adversaires, ceux qui parlaient de magie et de télépathie. Examinons tout cela de plus près.

Dans la plupart des récits médiatiques de rencontres entre des enfants handicapés et des dauphins se produisent les processus suivants :

- le dauphin est transformé en héros : c'est lui qui « sauve » les enfants ;
- le récit est construit sur la rhétorique du miracle : les changements chez l'enfant sont importants et instantanés. Comme dans le cas du « coup de foudre », c'est toute la personne qui est affectée.
- les images sont cadrées d'une manière qui exclut le thérapeute. On a alors tendance à croire que c'est le dauphin qui fait le travail et que celui du thérapeute consiste simplement à mettre en contact l'un et l'autre, comme s'il s'agissait de deux réactifs chimiques. On est amené à croire que, si des changements sont observés à la suite de ces rencontres, c'est bien « le dauphin » qui « fait quelque chose » à l'enfant et que « tout est là », dans cette relation unique, merveilleuse et mystérieuse entre le dauphin et l'enfant.

Ce sont là les représentations dominantes à propos des rencontres thérapeutiques entre enfants et autistes. Ce sont elles que l'on trouve, plus ou moins explicites, dans tous les discours sur les dauphins merveilleux. Dans les associations New Age s'y ajoute une dimension explicitement spirituelle et surnaturelle. Or nous avons toujours cru être à mille lieues de ces discours et n'avoir rien de commun avec le monde du « dauphin merveilleux ». Toutefois, examinons de plus près notre hypothèse : les dauphins peuvent augmenter l'apprentissage chez les enfants en augmentant leurs capacités d'attention. La relation entre enfants et dauphins est conceptualisée sous la forme d'une relation abstraite entre variables : la présence ou l'absence des dauphins et les résultats aux mesures de l'attention et au post-test. Mais si les enfants ne communiquent pas, si les dauphins ne communiquent pas, la seule manière de concevoir un « effet » des dauphins sur l'attention et l'apprentissage des enfants est une sorte d'effet à distance et... magique.

Ainsi dans notre hypothèse le concept d'« attention » se trouve réifié, comme s'il s'agissait d'une quantité de quelque chose sur laquelle « les dauphins » pouvaient agir, à distance, pour l'augmenter ou la diminuer. Poussée jusqu'à l'absurde, l'hypothèse présuppose que « quelque chose » situé dans les dauphins pourrait agir sur « quelque chose » situé dans la tête de l'enfant. Comment ? Mystère... deux types d'hypothèses, toutes deux aussi inacceptables, sont alors en concurrence : l'hypothèse d'une action matérielle des dauphins sur le cerveau et la « capacité d'attention » des enfants (par le truchement d'ondes sonores par exemple) et l'hypothèse d'une action immatérielle, un « pouvoir » surnaturel.

Ce glissement vers la réification d'entités mentales est bien visible dans les travaux de D. Nathanson, où ce dernier parle des dauphins comme ayant « une capacité intrinsèque d'attracteur d'attention ». C'est là, typiquement, une hypothèse *dormitive* (l'opium fait dormir parce qu'il contient une « vertu dormitive ».) Or nous savons que les hypothèses dormitives surviennent lorsqu'on ne prend pas en compte les relations.

Donc, en cherchant à contrôler toutes les variables et en s'excluant de la description, notre équipe a construit elle aussi (comme bien d'autres scientifiques) une réalité où l'enfant est seul face au dauphin, et où c'est l'animal qui « fait » quelque chose à l'enfant. Mais nous avons cherché à « mesurer » ce quelque chose. Il n'est donc finalement pas étonnant que le discours médiatique capture si aisément les discours scientifiques : les scientifiques préparent le terrain aux journalistes.

En nous opposant aveuglément aux discours sur le dauphin merveilleux, nous n'avons pas réalisé que nous partageons avec eux un ensemble de prémisses restées non examinées. On assiste, dans notre projet, au rebondissement de figures préconstruites du dialogue entre l'homme et l'animal ; celles-ci resurgissent au cœur de l'objectivation la plus rigoureuse. Dans ces conditions, l'objectivation n'est pas suffisante pour garantir la scientificité de la procédure, et davantage d'objectivation ne rendra pas l'expérience plus scientifique.

Les présupposés que nous partageons avec le monde du dauphin merveilleux, et qui construisent ce que j'appelle une figure préconstruite du dialogue homme-animal sont les suivants :

- la croyance que l'effet positif des animaux sur les humains, s'il existe, est objectivable ;
- la croyance que cet effet positif existe indépendamment de toute autre variable (il est donc isolable) ;
- la croyance que c'est l'animal lui-même, « en soi », qui a un effet sur l'enfant.

De ces trois présupposés, seul le premier n'est pas partagé dans le monde du dauphin merveilleux, où l'on pense volontiers que l'effet positif de l'animal n'est pas accessible à l'analyse scientifique. En fait, ces trois présupposés sont probablement faux : comme nous le montre notre projet, ce n'est pas l'animal « en lui-même » qui a un effet thérapeutique ; les choses sont bien plus complexes que cela. Ils sont issus de figures préconstruites – et magiques – du dialogue entre l'homme et l'animal. Le rebondissement de ces figures préconstruites est en fait favorisé par une objectivation qui ne prend pas la peine de construire son objet mais se contente de s'opposer à des « croyances » existantes.

Cette croyance dans un « effet thérapeutique » de l'animal qui existerait indépendamment des circonstances est ce que j'ai appelé le « paradigme de l'effet ». On le trouve dans toutes les tentatives pour mettre en évidence, infirmer ou confirmer la présence d'un « effet thérapeutique » de tel ou tel animal ; il structure toutes les recherches qui visent à démontrer que la variable « animal » a un effet sur l'une ou l'autre variable « enfant » ou « personne âgée » ou tout ce que l'on voudra. Or ces recherches ne peuvent atteindre leur objet car elles ne se donnent pas les moyens de tenir compte du réseau des significations, de l'imaginaire et de l'émotion, qui sont essentiels dans tout processus psychothérapeutique.

Il est donc à présent clair qu'il y a un problème avec notre épistémologie : elle ne nous permet pas de penser notre objet de manière adéquate. Nous devons en changer. En réalité, nous sommes prisonniers d'une alternative entre matérialisme excessif et surnaturalisme, et de cette déchirure entre causes (matérielles) et signification.

### 3. Quelle épistémologie alternative ?

Au vu des développements qui précèdent, il est évident qu'un paradigme dualiste et réaliste nous conduit à des aberrations logiques. C'est grâce à une contextualisation progressive, où l'observateur, le chercheur, puis le contexte socioculturel de la recherche ont été inscrits dans la description, que nous avons pu nous dégager, en les objectivant, des *a priori* inscrits à notre insu dans nos théories et nos hypothèses. Restituer les liens rompus arbitrairement peut donc constituer un début de solution aux difficultés épistémologiques que nous avons rencontrées.

Toutefois, il reste que le rapport (et *a fortiori* la communication) entre l'animal et l'homme sont, dans le paradigme naturaliste qui caractérise notre société occidentale<sup>7</sup>, très difficilement concevables. Ici aussi nous oscillons entre deux « attracteurs » : la

<sup>7</sup> Descola, P. (2001). *Par delà la nature et la culture*. Le débat, 144, 86-101.



communication magique ou télépathique du profane, et ce que le savant qualifiera d'« erreur anthropomorphique ». Entre les deux, nous n'avons aucun moyen de décrire les systèmes de communication formés par les humains et les animaux. Je voudrais proposer ici un modèle (le modèle du malentendu) permettant de penser la communication en dehors de toute référence à la « transmission » ou au « transfert » de messages et tester la pertinence de ce modèle en l'appliquant à un autre cas particulier de communication entre l'animal et l'homme : la communication dite « enchantée » avec des dauphins. Dans certaines rencontres avec des dauphins en effet, les êtres humains rapportent avoir vécu des expériences d'ordre mystiques, qui sont habituellement discréditées comme « pures croyances ». Le paradigme que je présenterai nous permettra de décrire ces rencontres en dehors de cette dualité entre un « réel » (lequel ?) qui prendrait en compte les dimensions « normales » de la rencontre (qui serait son interprétation « raisonnable »), et un irréel qui est aujourd'hui renvoyé dans le champ de la croyance, de l'illusion, voire de la psychopathologie.

